NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 8 1934

Les contrefaçons de l'espoir en Dieu

René THIBAUT (s.j.)

p. 837 - 845

https://www.nrt.be/it/articoli/les-contrefacons-de-l-espoir-en-dieu-3732

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES CONTREFAÇONS DE L'ESPOIR EN DIEU

Il y a grande utilité à confronter avec la véritable espérance les contrefaçons de cette excellente vertu ; car elles risquent de la discréditer, sinon de la supplanter. Ce sont la présomption *ignorante* et la présomption *paresseuse*. Quant à la présomption *orgueilleuse*, nous n'avons rien à en dire ici : cet excès de confiance en soi ne simule évidemment point la confiance en Dieu, à laquelle il s'oppose ouvertement comme le désespoir lui-même. Mais les deux autres présomptions passent trop souvent pour une authentique confiance en Dieu. C'est leur trait commun. Elles se distinguent en ceci que l'ignorante *minimise* les dons divins *réels* qu'elle prétend espérer, tandis que la paresseuse *magnifie* les *fictions* misérables qu'elle espère à la place des dons divins.

La Présomption ignorante.

Il est sûr que l'ignorance nourrit beaucoup d'espoirs humains. On a beau dire : Qui veut peut ; il n'y a que le premier pas qui coûte ; la fortune favorise les audacieux, etc. ; l'expérience à ces belles sentences oppose des faits : plus l'homme réfléchit, plus il hésite à entreprendre ; la plupart des entreprises échouent, et les privilégiés qui réussissent attribuent leur succès au hasard ou à la Providence, avouant que, s'ils avaient prévu ce qui les attendait, ils eussent désespéré d'aboutir. Il n'en va guère autrement de l'espoir en Dieu : beaucoup ne comptent sur le don de Dieu que parce qu'ils en ignorent l'immensité. S'ils apprenaient ce qu'est la vie éternelle, qu'ils font profession d'espérer, ou le pardon des péchés, qu'ils comptent bien obtenir à volonté, à moins qu'ils n'eussent en même temps de l'infinie Bonté une tout autre idée que celle qu'ils ont forgée à leur image, on les entendrait, déchirant brusquement le semblant de confiance qui masquait leur désespoir profond, s'écrier avec une sincérité effroyable : « Le ciel n'est pas fait pour nous ! » — « Nos péchés sont trop grands pour que Dieu les pardonne jamais ! »

Mais, pour espérer la béatitude, telle qu'ils l'imaginent, ou la rémission des « peccadilles » dont ils ont conscience, point n'est besoin, concédons-le, d'une foi héroïque. Quand ils disent allégrement : « Dieu est trop bon pour me damner » — « Dieu est assez

bon pour me pardonner », ils veulent dire à coup sûr : « Dieu serait bien cruel s'il me damnait » — « Dieu serait joliment vindicatif s'il me refusait le pardon ». Comment une confiance à ce point rétrécie mériterait-elle encore le nom d'une vertu ? C'est réellement un vice : la *présomption ignorante.*

C'est surtout en méconnaissant la gravité du péché ou le prix du pardon, que la présomption ignorante prépare en secret le désespoir. Qui minimise ses dettes s'endort assuré de faire face à l'échéance, néglige d'amasser la somme nécessaire et, l'heure venue de s'acquitter, n'a plus qu'à se déclarer insolvable.

La vraie confiance en Dieu n'a que faire du vain prétexte que le péché est peu de chose ou qu'il en coûte peu à Dieu de l'effacer : elle s'inspire uniquement de l'infinie miséricorde dont elle se fait la plus haute idée. Elle magnifie cet attribut cher à Dieu, autant que la présomption l'avilit. Quand le péché apparaîtra dans toute sa hideur, la confiance osera encore espérer le pardon, tandis que la présomption, perdant son appui, s'abîmera dans le désespoir.

Si le présomptueux minimise le péché dont il escompte la rémission, c'est qu'il doute évidemment de la clémence infinie. Il est plus facile de croire à l'insignifiance du mal qu'à l'immensité de la miséricorde. Avouons-le : la vraie confiance en Dieu exige une foi naturellement impossible. Pour attendre le pardon, dans l'économie actuelle du salut, ne faut-il pas avoir l'audace de dire à Dieu : « Faites-Vous homme comme moi, prenez sur Vous mes péchés et mourez à ma place ! » Certes, pour espérer le pardon dans ces conditions, il faut pousser la confiance loin, mais celui qui l'aurait vraiment cette confiance, trouverait-il encore le triste courage d'offenser son Sauveur ? Sans doute il est difficile parfois d'éviter le péché, mais il n'est pas moins ardu d'espérer vraiment le pardon. Voilà pourquoi, si Dieu menace fort pour nous détourner des chemins scabreux, plus fortement Il promet le pardon pour nous relever après la chute. Pensez-vous que la révélation insisterait tant sur la miséricorde s'il était si commode d'y croire ? Pour nous jeter dans les bras d'un Dieu offensé, il ne faut rien moins que le feu de l'enfer derrière nous et, devant nos yeux, le Christ en croix suppliant son Père d'avoir pitié de nous.

Le pardon n'est pas le seul don de Dieu dont l'homme méconnaisse le prix. Y a-t-il un seul don surnaturel que, laissés à nous-mêmes, nous aurions l'audace d'espérer sincèrement ? Sans

doute l'homme est naturellement ambitieux. Adam n'a-t-il pas péché dans l'espoir fou de devenir semblable à Dieu ? Mais quelle idée se faisait-il alors de la divinité ? Son péché n'était pas de vouloir ressembler à Dieu, puisque Dieu avait créé l'homme à son image ; c'était précisément de renier l'empreinte de l'Amour infini et d'imaginer, à la suggestion de Satan, un tyran jaloux à la place du Père miséricordieux. Voilà le Dieu qu'Adam voulait devenir, et pour cela il lui suffisait d'écouter la voix de sa nature. Mais, pour retrouver la vie divine perdue par le péché, pour aspirer à l'idéal surnaturel que le Christ, nouvel Adam, est venu nous remettre sous les yeux, il faut tout autre chose qu'une ambition naturelle, il faut au contraire vider son cœur de tous les désirs de la chair et du sang, se perdre, se renoncer, mourir. Désormais l'espérance est inséparable de l'abnégation totale. N'est-il pas évident qu'elle dépasse toutes nos possibilités naturelles ?

C'est que le vrai Dieu n'est point le grand égoïste que la raison déchue se plaît à imaginer. La perfection n'est pas de faire le surhomme, de ramener tout à son intérêt personnel ; c'est d'être miséricordieux comme le Père céleste, de se donner comme Lui aux amis et aux ennemis, aux ingrats comme à ceux qui paient de retour. Pour espérer chrétiennement, il faut croire à la Charité : nous savons en effet que Dieu n'est pas l'éternel solitaire, immobilisé dans l'amour d'une personne unique, qu'Il est Trinité, Amour en mouvement perpétuel, Don de soi intégral, gratuit et tellement nécessaire à son essence intime que, si par impossible une des trois Personnes se réservait la moindre perfection, la Nature divine serait réduite à rien.

La Charité, voilà le dogme le plus difficile à croire, la vertu naturellement la plus ingrate à ambitionner. « Dieu est Charité ». Ce serait peu que cette parole inspirée. Révélée en termes humains, fût-elle appuyée par des miracles éclatants, elle n'échapperait point aux gloses qui obscurcissent ou énervent. Plutôt que se renoncer, l'humanité ferait de la « Charité » une forme supérieure d'égoïsme. Voilà pourquoi le Verbe s'est fait chair et s'est donné en nourriture après s'être immolé pour nous. A ce trait divin, aucun commentaire retors n'enlèvera la droiture originale.

Si le Christ est Dieu, il est évident que Dieu est charité. Cela est tellement clair que, désespérant d'échapper autrement à la conclusion, le juif égoïste, le païen égoïste, l'égoïsme antique et

l'égoïsme moderne toujours ont proclamé et proclameront toujours que le Christ, qui a passé en faisant le bien et s'est offert pour la rançon du genre humain, que cet homme tout charité, à cause de cela même et nonobstant toute preuve contraire, ne peut pas être Dieu! C'est le mystère de la croix, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour nous, croyants, révélation éblouissante de l'Essence de Dieu.

Nous avons l'espérance du salut si nous croyons vraiment que Dieu peut faire de nous d'autres Christs, des hommes oublieux d'eux-mêmes et dévoués aux autres, et si nous désirons sincèrement devenir tels et le rester éternellement. Mais ne nous flattons pas d'espérer comme il le faut, si pour nous le salut n'est que la préservation d'un feu intolérable. Hélas! mis en demeure de choisir, combien de croyants, de pseudo-croyants, préféreraient le néant assuré à l'angoissante incertitude « ciel ou enfer »! Tant il est vrai que le ciel n'est pour eux que la délivrance de l'enfer.

On peut se demander si l'erreur des quiétistes n'est pas venue, en partie du moins, de la confusion entre la véritable espérance et ses contrefaçons. Comment l'abnégation totale pourrait-elle induire au mépris de l'espérance chrétienne, laquelle suppose en réalité le renoncement à l'amour-propre ? Tous les « beaux désespoirs » seraient à flétrir comme des hérésies ou des blasphèmes, s'ils n'étaient au fond une réaction contre la vulgaire espérance à bon marché que nous appelons la présomption ignorante.

La Présomption paresseuse.

C'est la présomption qui compte tellement sur Dieu qu'elle transfigure la paresse en abandon total. Elle séduit les téméraires, tandis que les timides, en voulant l'éviter, n'osent plus se confier autant qu'ils le devraient. Notre dessein est de la remettre à sa place, c'est-à-dire nullement, comme on le croit généralement, au delà, mais *bien en deçà de la confiance en Dieu la plus circonspecte*. Ainsi nous enlèverons aux insouciants et aux timorés l'illusion commode dont se nourrit leur paresse, l'apparence chez les uns de pousser à l'extrême l'abandon à la Providence, chez les autres, de retenir cet abandon dans les limites requises.

Est-ce flétrir la présomption que d'y signaler un excès de confiance ? C'est lui faire trop d'honneur. Pour qu'il y eût place à la présomption au delà de la confiance, il faudrait que celle-ci reçût

des bornes non de l'étroitesse du cœur humain mais de la Bonté divine elle-même. Or, loin de décourager nos espoirs, Dieu les met au défi de vaincre sa générosité. En tout cas la victoire restera à l'Infini, mais nous lui laissons la victoire trop facile. Rares les grands cœurs qui, forts contre Dieu, ne L'obligent point à triompher sans gloire.

Quand on parle des limites de la bonté de Dieu, qu'on ait donc la délicatesse de noter qu'elles ne viennent pas de Lui mais de nous. « L'amour divin n'a de bornes que les refus opposés par nos libertés. Encore ne tient-il nul compte de nos refus partiels et provisoires, quelque graves et répétés qu'ils soient. Une seule chose le désarme : un refus décisif et irrémédiable » (Sertillanges, O. P., *Catéchisme des Incroyants*, tome 2, p. 193). Voilà qui répond bien à l'idée que nous nous faisons de la Charité infinie, mais comment lire sans répugnance ces lignes désolantes d'un auteur d'ailleurs très recommandable : « Que la bonté de Dieu à notre égard ait des bornes, mais tout le proclame : et l'enfer, et la douleur, et le mal, et jusqu'à ces médiocres jouissances qui bientôt nous lassent... Faisons-nous bien humbles et comme timides devant ces redoutables limites de la bonté; craignons de les dépasser » (*Pratique progressive de la confession*, II, 3me éd., p. 26 sv.). Non, ne craignons point d'aller au delà, craignons plutôt de rester trop en deçà des offres splendides, des avances insoupçonnées que la munificence infinie prodigue même aux moins avantagés d'entre nous.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas bon que les pécheurs invétérés craignent de lasser la miséricorde ? « Pour éviter les rechutes, dit saint Alphonse de Liguori, j'engage (la religieuse imparfaite) à avoir toujours présente à la mémoire cette grande maxime enseignée par saint Basile, par saint Jérôme, par saint Augustin et par d'autres Pères, et fondée sur les divines Écritures, à savoir que Dieu a compté à chaque personne le nombre des péchés qu'il consent à lui pardonner, et que, ne connaissant pas ce nombre, chacun de nous doit craindre qu'en ajoutant un nouveau péché à ces anciennes fautes, Dieu ne l'abandonne et qu'il ne soit perdu pour toujours... Que d'âmes avec la fausse espérance du pardon se sont perdues misérablement » (*La Religieuse sanctifiée*, ch. 5). Est-ce bien ainsi qu'il faut présenter l'action divine ? Non, Dieu ne se lassera point de pardonner, mais le pécheur, hélas, se lassera de demander pardon. **Oui, il y a quantité de pécheurs présomptueux, mais leur présomption** n'est qu'un défaut de confiance et comme un désespoir honteux.

Considérons le cas, malheureusement fréquent, du pécheur qui néglige de faire pénitence, sous le beau prétexte que Dieu est assez bon pour lui pardonner sans aucun effort de sa part. Évidemment Dieu est *assez* bon pour passer l'éponge, mais Il est *trop* bon pour se contenter d'un si pauvre geste. En requérant au préalable la contrition que Lui seul peut donner, Il se montre plus généreux que s'Il pardonnait avant tout repentir, comme nous serions nous-mêmes plus cléments si, au lieu d'oublier simplement les torts de notre ennemi, nous l'amenions doucement à les reconnaître et à les réparer. En réalité, le présomptueux n'escompte aucunement un pardon trop large ; il rogne au contraire le pardon offert et n'en prend que le morceau dont s'accommode sa paresse.

Du moins ce morceau-là, l'emportera-t-il en paradis ? On a vu des présomptueux différer leur conversion jusqu'à la dernière heure et réussir alors, semble-t-il, l'œuvre de leur salut. On a vu la grâce fondre soudain sur des pécheurs endurcis et les jeter malgré eux, pour ainsi dire, dans les bras de la miséricorde. Qu'on admire dans ces rencontres exceptionnelles une éclatante manifestation de la solidarité chrétienne, c'est parfait, mais bien à tort y applaudirait-on le plus beau triomphe de la Bonté divine. Cette victoire de la dernière heure est au fond une demi-défaite. Qui compte là-dessus désespère en ayant l'air d'espérer ; resserre la confiance loin de l'exagérer. Car la pleine espérance n'attend pas seulement le salut final, mais les moyens d'y parvenir. J'entends les moyens normaux, ceux que Dieu nous a promis et qu'il donne le plus volontiers, parce que les plus dignes de Lui. Pour arriver au ciel, Notre-Seigneur ne nous a révélé que la voie commune et royale de la croix, la meilleure évidemment et la plus sûre, non point qu'elle exige un moindre apport de Dieu, mais au contraire parce qu'elle est pavée d'un bout à l'autre des dons divins les plus excellents. Pénétrons-nous bien de cette vérité : ce sont les dons les plus riches que Dieu trouve plaisir à répandre, ce sont ceux-là seulement qu'on peut toujours espérer. S'il est téméraire de compter sur une intervention extraordinaire, c'est précisément que l'infinie Bonté l'opère à contre-cœur, comme une image d'elle-même trop peu fidèle pour être aimée. Ces sentiers, que le Christ n'a pas frayés, font honte à la Miséricorde. Vainement les chercherait-on sur la carte de la Révélation. Il déplaît à Dieu de donner avec parcimonie, et l'on risque **fort de ne rien recevoir du tout si l'on s'obstine à demander très peu.**

On ne saurait trop demander, et même on a d'autant plus de chance d'être exaucé qu'on ose demander davantage. Objectera-t-on la présomption des fils de Zébédée? Ce n'était point de leur part excès de confiance, c'était ou bien présomption orgueilleuse, s'ils pensaient avoir des titres aux premières places de la cour céleste, ou bien plutôt présomption ignorante, s'ils n'avaient d'yeux, comme il paraît bien, que pour la gloire et le repos, ne soupçonnant pas ce qu'ils demandaient en réalité, à savoir la plus large part au calice d'amertume. Mais que de saints ont postulé l'honneur d'être crucifiés avec Jésus-Christ, la grâce la plus sublime qu'on puisse attendre de Dieu. Osons-le dire : si cette demande est sincère, si l'audace quelle suppose vient non de la surestimation de nos infimes possibilités mais de la confiance héroïque en la toute puissante Bonté, elle sera certainement exaucée (1). L'illusion serait ici de nous dissimuler notre lâcheté profonde, ou encore d'en espérer la guérison subite. Ce miracle extraordinaire, en effet, prouverait moins de miséricorde en Dieu que la cure normale et progressive, où la grâce surnaturelle et l'effort naturel, loin de se borner mutuellement, se multiplient heureusement l'un l'autre.

La foncière illusion chère à notre paresse autant qu'à notre orgueil, fait de notre coopération la rivale de l'action divine. En agissant nous-mêmes nous dispenserions Dieu d'agir; en nous abstenant, nous Lui fournirions une belle occasion d'intervenir! C'est la vulgaire *tentatio Dei*, anthropomorphisme à peine excusable, car même d'homme à homme cette balance n'est pas toujours vraie. De Dieu à nous elle est invariablement fausse. Si parfois la Providence choisit les pauvres et les faibles pour exécuter de grandes œuvres, c'est qu'il sont moins exposés à compter sur eux-mêmes, mais Elle ne les dispense pas pour autant de recourir aux moyens humains. La dispense du moins ne se présume pas, et elle n'est pas digne d'être demandée ou espérée. Dieu l'imposera peut-être, pour mieux faire voir sa présence, mais ce miracle n'enrichit pas l'acteur : s'il est don, c'est à l'égard des spectateurs.

(1) « Il y a un temps où, chaque matin, à Saint-Sulpice, devant un autel qui me plaisait, j'allais demander à Dieu de me faire souffrir. J'ai été royalement exaucé. Quand on demande à Dieu de souffrir, ajouta-t-il avec son rire douloureux appuyé d'un regard à la fois candide et moqueur, on est toujours exaucé! » (Parole de Léon Bloy à Léopold Levaux, citée dans : ***Quand Dieu parle*, Bloud et Gay, 1926, p. 165**).

Notre action fait partie du don divin. C'est avec elle que le don prend toute sa valeur. Moins bon, Dieu aurait imposé ses faveurs. Infiniment bon, Il préfère les offrir. Au lieu de tirer Lui-même une pièce de son trésor et de nous la mettre dans la main, Il ouvre ses coffres et nous invite à y puiser à volonté. Certes, nous ignorons la mesure de grâces qu'Il veut mettre à notre disposition : Dieu est libre. Mais la dernière limite à ses dons viendra de nous, non de Lui. Certains se plaignent amèrement que Dieu leur ait imposé l'existence, ou plutôt la conscience et la liberté. Mais ces dons-là ne pouvaient être reçus autrement, du moins en germe. Aussi bien est-ce en germe seulement que Dieu les impose, faisant dépendre de nos efforts leur développement et leur mesure définitive.

D'autres font grief à Dieu de n'avoir pas imposé à tous la pleine mesure, cette infinité relative qu'Il savait d'avance inaccessible aux efforts les plus héroïques. Mais le don, matériellement plus grand, une fois imposé, ne serait-il pas défloré ? L'absence de risques, dans l'hypothèse susdite, n'est-elle pas la preuve que le bien y serait moindre en réalité ? Car « l'extrême bien entraîne toujours la possibilité de l'extrême mal. L'univers a trop de sommets pour n'avoir pas d'abîmes » (Sertillanges, *Catéchisme des Incroyants*, II, p. 212).

Ajoutons que la solidarité chrétienne remédie autant que possible au risque inévitable des défaillances individuelles. *In Christo Iesu* que de suppléances à notre infirmité ! *Per Dominum nostrum Iesum Christum* que de faciles prières auront l'efficacité d'énergies surhumaines ! C'est ainsi que dans le sacrement de pénitence l'attrition suffit au pardon, qui requiert ailleurs la contrition. Se prévaloir, comme il arrive, de cette solidarité mystérieuse avec le Christ pour relâcher l'effort personnel, voilà sans doute une forme de présomption paresseuse. Dira-t-on que celle-là du moins pèche par excès, et non par défaut de confiance ? Il faudrait bien l'avouer, si, comme Pascal le fait dire à ses adversaires dans la *Dixième Provinciale*, c'était un avantage de pouvoir impunément se dispenser d'aimer Dieu de tout son cœur ! Mais y a-t-il un moraliste assez relâché pour joindre au *Discours sur la montagne* cette sentence monstrueuse : « Il a été dit aux anciens : vous aurez la contrition parfaite de vos péchés » et moi je vous dis : « Contentez-vous d'un repentir imparfait ! » Ah ! certes non, le sacrement n'est pas une invitation à relâcher notre effort personnel ! Il hâte notre réconciliation avec Dieu, et par conséquent aussi cet amour parfait qui fleurit sur

l'âme réconciliée. *Attritus actu fit virtute sacramenti habitu contritus.* L'attrition ne suffit donc qu'avec le désir (implicite) de la contrition. Qui refuserait l'amour ne pourrait rentrer en grâce avec lui. Sous la loi nouvelle, le Père sort au devant de l'enfant prodigue; mais c'est pour le ramener plus tôt à la maison et non pour s'établir avec lui au milieu de la route. Dieu ne pourrait réduire ses exigences sans amoindrir ses faveurs, puisqu'Il donne ce qu'Il demande. Et voilà pourquoi, comme on le voit clairement dans le *Discours sur la montagne*, ce sont des exigences plus grandes qui font la supériorité de la loi nouvelle, car elles entraînent des promesses plus riches et des moyens de salut plus abondants. La marche à fournir est plus longue, mais nous disposons de véhicules plus rapides. S'en servir uniquement pour faire route plus commodément, et non pour aller plus loin que les piétons de l'ancienne loi, c'est abuser et non profiter des dons divins, c'est en attendre peu de bien et donc pécher par défaut de confiance.

La présomption paresseuse, reconnaissons-le, est le grand danger de l'ère de la grâce abondante. Il y a des énergies que la crainte eût réveillées, et qu'une incomplète révélation de l'amour endort malheureusement. C'est parce qu'Il nous aime que Dieu réclame notre effort : n'espérons donc pas que sa pitié nous en dispense. Si des âmes tombent en enfer, ce n'est pas que Dieu les ait trop peu aimées, c'est au contraire qu'Il les a beaucoup aimées. Oh! quel désespoir étreindra les damnés, quand ils comprendront que Dieu, pour les sauver malgré eux, aurait dû gâter le salut magnifique qu'Il leur offrait, et, pour les asseoir à son royal festin, les forcer à entrer comme bouche-trous misérables, au lieu de les traiter, comme Il l'a fait, en invités de marque. Quelle pitié pourrait-il y avoir à ravaler les dons auxquels notre lâcheté ne veut pas se hausser, quand on a comme Dieu le pouvoir de donner à ceux qui ne les refusent pas obstinément le courage d'y prétendre et la force d'y atteindre?

Redisons, pour finir dignement un sujet qui écrase notre petitesse, la très belle oraison du onzième dimanche après la Pentecôte :

Omnipotens sempiterne Deus, qui abundantia pietatis tuae, et merita supplicum excedis et vota, effunde super nos misericordiam tuam, ut dimittas quae conscientia metuit et adicias quod oratio non praesumit. Per Dominum nostrum Iesum Christum.

René THIBAUT, S. I.